

pierre merle

nouveau
dictionnaire
de la
langue
verte

le français argotique et familier au XXI^e siècle

préface de
claude duneton

DENOËL

Extrait de la publication

Nouveau dictionnaire de la langue verte

DU MÊME AUTEUR

- Amin Dada ou les sombres exploits d'un sergent de l'armée britannique*, Régine Deforges, 1978
- Le Café-Théâtre*, « Que sais-je », n° 2260, PUF, 1985
- Dictionnaire du français branché*, Seuil, 1986
- Les Beatles* (en collaboration avec J. Volcouve), Solar, 1987
- Dictionnaire du français branché* (deuxième édition) et *Guide du français tic et toc*, Seuil, 1989
- Le Blues de l'argot*, Seuil, 1990
- Le Yaourt mode d'emploi*, Seuil, 1991
- Le Déchiros*, roman, Seuil, 1991
- L'Assassinat de John Lennon*, récit, Fleuve Noir, 1993
- Lexique du français tabou*, Seuil, 1993
- Les Drôlesses*, Seuil, 1995
- L'Argot*, Hachette (Qui, Quand, Quoi ?), 1996
- Le Dico de l'argot fin-de-siècle*, Seuil, 1996
- Argot, verlan et tchatches*, Milan (Essentiel, n° 85), 1997
- L'Argus des mots*, L'Archipel, 1997
- Revolution... Les Beatles* (en collaboration avec J. Volcouve), Fayard, 1998
- L'Argot du foot*, Mona Lisait, 1998
- Le Dico du français qui se cause*, Milan, 1998
- Le Dico du français branché* (avec *Le Branché fin-de-siècle*), Seuil, 1999
- Le Prêt-à-parler*, Plon, 1999
- Florilège des mots de l'amour*, Plon, 2000

suite en fin de volume

Pierre Merle

Nouveau dictionnaire de la langue verte

Le français argotique et familier
au XXI^e siècle

DENOËL

Préface

LA VOIE DE MERLE

Lorsqu'il y a vingt ans je présentais un premier lexique publié par Pierre Merle, le très original *Dictionnaire du français branché* (au Seuil), je faisais à son sujet une courte allusion au fameux lexicographe du XIX^e siècle Alfred Delvau, auteur du *Dictionnaire de la langue verte* qui fut en 1866 la matrice de tous les ouvrages ultérieurs sur la langue populaire. Le langage ouvrier, faubourien frisant l'argotique, aux images drôles et le plus souvent impertinentes, a joué un rôle primordial dans la genèse du français familier du XX^e siècle, notre français de tous les jours ; cela que les mots viennent de la pègre — *fliège*, « mouche », donnant *flique*, puis *flic* — ou d'un fond campagnard : la *bouffevenant* de *bouffer* « se gonfler les joues ». Toujours est-il que mon intuition d'alors, qui m'imposait ce rapprochement entre deux passionnés des mots, s'est révélée juste : Pierre Merle, par un travail constant et de nombreuses publications touchant au lexique, est devenu l'observateur le plus avisé de la phraséologie contemporaine, digne de son illustre prédécesseur.

Comme Delvau, Pierre Merle est un Parisien de cœur, de naissance et de vie, ce qui n'est pas négligeable dans l'orientation d'une pensée éveillée par l'histoire d'une famille.

PRÉFACE

Delvau se référait à son grand-père argotier, par opposition à son rival Lorédan Larchey, un « étranger » venu de Metz. Merle a été initié dès son plus jeune âge par un père bien disant, rompu aux finesses du langage des rues, des salles de boxe et des bals de quartier. Comme Delvau, tout ce qui se dit l'intéresse ; il récolte les vanes de comptoir dans les bistrotts qu'il fréquente assidûment — uniquement pour des raisons lexicales ! Il collectionne les propos des boutiques, sans oublier les autres lieux publics tels que les transports en commun. S'il ne pousse pas le zèle jusqu'à se faire mettre en prison pour mieux juger des tendances filoutes, son abnégation va jusqu'à arpenter certains trottoirs devant des maisons qui depuis longtemps ne sont plus closes.

Pour avoir choisi sa voie, Merle est surtout attentif au puissant véhicule que constituent les émissions de radio et de télévision qui, à l'instar des journaux mais pour une plus vaste audience, sèment à tout vent les mots à la mode. « L'argot des bourgeois » comme disait Delvau — disons aujourd'hui le langage des bobos — est recueilli aussi précieusement que les perles ambiguës des habitants du RER. Tout cela, on le voit, advient à Paris, qui au bout de trois beaux siècles d'enfantement continue à fournir au reste du pays son langage biaisé ; parce que Paris, ville phare, possède à la fois le prestige des néo-voyous et le siège des omniprésents médias.

Cette diversité d'étude et d'intérêt constitue l'originalité de la démarche par comparaison avec les dictionnaires plus ou moins ciblés sur tel ou tel milieu social, banques ou banlieues. C'est suivre la tradition aussi reprise il y a cent ans, en 1907, par le curieux Vosgien ex-militaire, journaliste, aventurier, romancier et ex-communard par-dessus le marché, Hector France, qui adopta à son tour le titre *Dictionnaire de la langue verte*.

PRÉFACE

Jamais deux sans trois : ce livre anniversaire présente un état des lieux de la langue commune ; le *Nouveau dictionnaire de la langue verte* servira de jalon à tous ceux qui à l'avenir se pencheront sur le français courant du XXI^e siècle.

CLAUDE DUNETON

Avant-propos

DE LA LANGUE VERTE AU XXI^e SIÈCLE

Connaissez-vous l'expression « être archi jet-lag » ? Savez-vous ce que signifient « parler des grosses dents », « choper la fournaise » (hors contexte sexuel) ou « finir à la mère Michel » ? Pourriez-vous dire à coup sûr ce que sont un « rase-bite », un « roro », une « boîte de six », ou un « code-barres » dès lors que celui-ci ne figure pas sur une boîte de conserve ou un emballage quelconque ? Et en quelles circonstances dira-t-on de quelqu'un qu'il est « fleg » ou bien « MDR » ? Connaissez-vous, enfin, les quatre sens possibles (outre sa ~~signification~~ signification officielle) du mot « passeport » ? Si d'aventure vous ne faites pas un sans-faute aux questions précédentes, sachez que vous trouverez les réponses dans les pages suivantes, puisqu'il s'agit de langue verte, et plus précisément de celle dont on use et joue au XXI^e siècle.

« Toutes les classes de la société ont leur argot, et c'est surtout à ce point de vue qu'il est intéressant de l'étudier à la fois comme curiosité et comme phénomène linguistique. » Cette allusion à l'argot non plus considéré uniquement en tant que « langue des classes dangereuses », comme on disait volontiers au XIX^e siècle, mais comme ce qu'on pourrait appeler « parler populaire », est de l'écrivain et lexicographe Hector France. Elle figure dans l'avant-propos

AVANT-PROPOS

de son *Dictionnaire de la langue verte*, édité en 1907 par la Librairie du Progrès, à Paris. La langue verte est donc, pour lui, un ensemble d'argots divers. C'est la langue vive, celle qui va, vient et vit sa vie dans et avec le peuple qui la fabrique et la tortille à sa guise. Hector France ne s'éloigne pas, en cela, de son devancier Alfred Delvau, lui aussi auteur, dès 1866, d'un ouvrage également intitulé *Dictionnaire de la langue verte*.

Un siècle après le père France, la définition qu'on pourrait donner de la langue verte d'aujourd'hui n'est guère différente de la sienne. À ceci près, cependant : Hector France y incluait les archaïsmes et les patois, ce qu'on ne fera pas ici. En effet, le nombre de dictionnaires d'argot (au sens le plus large) publiés depuis Hector France fait que lesdits archaïsmes ou ce qui, aujourd'hui, en 2007, pourrait apparaître comme tels, ont déjà été cent fois recensés (souvent à titre indicatif, puisque désuets) par d'autres. Quant aux patois... ce n'est un secret pour personne qu'ils sont, pour employer un euphémisme, en déshérence ; y compris l'argomuche de Paname des titis et des julots de jadis, celui que déclamait et beuglait déjà Bruant, pour peu qu'on tienne à le classer sous cette étiquette de « patois », mot qui fait plutôt implicitement référence, et de longue date, aux parlers ruraux. Au demeurant, l'argot, la montée en puissance *des argots* donc *de la langue verte*, et bien que ce soit là un sujet récurrent de polémiques à n'en plus finir, c'est d'abord, pour des raisons historiques et culturelles, le langage qui s'est tricoté dans les rues, les ateliers, les bordels et les bouges de Paris, et qui s'est formé à l'heure de la centralisation ferroviaire avec le concours de toutes les populations qui ont afflué en masse dans la capitale, leurs propres façons de parler sous le bras (si l'on ose cette audacieuse métaphore...). Ainsi, en effet, allait se constituer, au

xix^e siècle, le gros du peuple de Paris, ce Paris que le journaliste et écrivain Louis Veillot (1813-1883) ne tarda pas à appeler, non sans emphase, « la ville des multitudes déracinées ». Quel formidable creuset, en effet ! Creuset social et, bien sûr, langagier. Qu'il me soit permis de rappeler ici que, si la capitale comptait quelque 700 000 âmes au début de la Restauration (1814), elle en dénombrait 1 200 000 à l'avènement de Napoléon III (empereur de 1852 à 1870) et 2 540 000 en 1896. Hector France ne remarquait-il d'ailleurs pas déjà, toujours dans la préface de son dictionnaire : « On ne peut le nier, en fait de langage, Paris est le grand rendez-vous. » Or, il se trouve que Paris, pourvu qu'on le prenne au sens large, est toujours, aujourd'hui et pour les mêmes raisons, la ville-creuset de la langue verte, même si les ingrédients sont de nos jours différents, et même si d'autres grandes villes françaises connaissent de massifs afflux. Voyez l'accroissement de Paris et de ses périphéries (ce que j'appelle ici « Paris au sens large »), prenez en compte le poids (qu'on le veuille ou non) que pèse toujours, même à l'heure européenne, notre capitale dans la France du troisième millénaire, et, en regard, considérez l'exode rural qui, inexorablement, se poursuit et s'intensifie, sans même évoquer les épineux problèmes des immigrations multiformes, légales ou illégales. J'ai donc, je le confesse et le revendique à la fois, beaucoup puisé dans Paris pour l'élaboration de cet ouvrage. Car c'est toujours là, je suis prêt à en débattre, que se situe l'épicentre, le point névralgique de la question dès qu'on évoque l'argot ou la langue verte, celle qui vit, remue, gigote, regimbe et renaude.

Vous avez donc dit « langue verte » ! Mais pourquoi verte, au fait ? Selon le lexicographe Gaston Esnault, auteur du *Dictionnaire des argots* (1965), l'expression naît, et la chose n'a *a priori* rien de bien surprenant, autour des tapis

AVANT-PROPOS

de la même couleur, c'est-à-dire dans le monde du jeu. La « langue verte » serait donc, à l'apparition de l'expression c'est-à-dire à la moitié du XIX^e siècle, le « langage cabalistique des joueurs ». Rien n'interdit cependant de penser avec Alfred Delvau, Esnault le note également, que cette formulation fasse aussi allusion à la verdeur, à l'agilité et à la hardiesse d'un langage hors-piste. Hardiesse, agilité et verdeur, c'est une affaire entendue, mais il ne faudrait pas pour autant oublier cet autre ingrédient majeur : une bonne once, voire davantage, de connivence.

La langue verte, c'est donc la langue vive et pas mal affranchie dans les deux sens du mot : affranchie de la rigidité du français officiel, de la bienséance, et affranchie au sens argotique pur et pas mal voyou du terme, c'est-à-dire très au fait des codes, des complicités, des connivences voire, le cas échéant, des manigances. C'est un langage qui circule librement, se balade et se baguenaude, se souciant de la syntaxe comme d'une guigne et change au gré des époques, des modes et de l'humeur de ceux qui le parlent ou qui le jaspinent, c'est selon. On qualifie volontiers et communément cette langue-là d'argotique et, on vient de le voir, elle n'a pas à rougir de cette appellation, bien qu'elle couvre un champ plus large que l'argot *stricto sensu*. Et si l'on tenait à faire un parallèle entre langue verte et argot pur, il conviendrait, on y a fait allusion, de commencer par dire que l'expression même de « langue verte », d'acception plus large, englobe tous les argots. Les argots franchement populaires ou d'essence fondamentalement voyoute d'une part, mais aussi d'autres types de jargons, par exemple professionnels. Il faut le dire et le redire : la langue verte prend uniquement en compte, aujourd'hui comme hier, ce qui « se jacte », c'est tout. Et c'est beaucoup. C'est un chemin vert qui ne se pave que des éclats de vie de la langue, d'où

qu'ils viennent. Nonobstant son côté bucolique et rural, voilà une formulation qui, à la réflexion, pourrait faire une assez juste définition.

Dans l'avant-propos de son propre *Dictionnaire de la langue verte*, Alfred Delvau expliquait déjà : « Je n'ai pas plus inventé cette appellation singulière que je n'ai inventé les divisions de *cant* et *slang*, qui servent à distinguer les argots anglais. Le *cant*, c'est l'argot particulier; le *slang*, c'est l'argot général. Les voleurs parlent spécialement le premier; tout le monde à Paris parle le second — je dis tout le monde. » La langue verte sera donc déjà pour lui, en sus de la volonté de coder, la langue bien pendue, imagée et instinctive, celle qu'on s'approprie comme on enfle ses nippes, et qui est un prolongement de nous-mêmes, si ce n'est carrément nous-mêmes. À elle de passer ensuite, comme au théâtre de rue, à la phase de séduction du public! Un coiffeur appelle aujourd'hui son bac de rinçage un « abreuvoir », et je prends le pari que toute personne étrangère à cette profession découvrant ce sens un peu particulier et éminemment cocasse du mot « abreuvoir » le reprendra volontiers à son compte, et avec joie, la « joie de dire ». Même chose, par exemple, pour les « lèvres de canard » expression qui s'emploie de-ci de-là à propos de telle ou telle actrice surgonflée... mais pas forcément dans le sens où la langue familière l'entend ordinairement. On est loin, en effet, d'un supposé « argot des truands » auquel faisait allusion Delvau en évoquant le *cant* anglais et auquel les dictionnaires dits « d'argot » faisaient toujours largement et traditionnellement référence en priorité jusqu'aux années 1960. Il n'en demeure pas moins que des passerelles entre les deux mondes et les deux langues (celle du peuple et celle des escarpes et truands) existent. Par exemple, un « casse » est une façon familière courante de désigner,

de nos jours, le cambriolage ou le hold-up. Or, le mot émane du monde de la pègre, par abrègement de « cassement », même sens. On pourrait faire la même remarque pour « naze » que tout un chacun emploie de nos jours comme synonyme de « endommagé », « hors d'usage » sans savoir que ce mot appartient au *milieu* et singulièrement au monde de la prostitution où il signifiait au début du xx^e siècle (et jusqu'à la fin des années 1950) : atteint de syphilis donc, à une époque où ce mal ne se soignait pas ou très difficilement, « pourri ».

Nouveau, cet ouvrage l'est d'abord par les nombreux mots et expressions qui, depuis quelques années, ont fait irruption dans la langue populaire de marge. Il l'est aussi par les exemples et illustrations proposés, qu'ils soient littéraires, empruntés à la presse vivante et jargonnante, ou happés tout à trac, sur le vif, dans des conversations de bistrot ou ailleurs, attestant de leur jaillissement ou de leur permanence avec, parfois, glissement de sens à la clé, que celui-ci soit occasionnel, partiel, ou total.

Nouveau, il l'est aussi par ses composants. La pénétration de la langue anglaise, par exemple (on va y revenir plus loin), avec là aussi, le plus souvent pour des raisons d'affectation mêlée de psittacisme (que cette affectation soit consciente ou pas), la ruée sur le franglais. Il y a également le recours au néologisme de commodité, de paresse, de clin d'œil ou d'inculture (les quatre peuvent cohabiter). Il y a encore, forcément, une certaine recherche d'image, ce qui est d'ailleurs une constante en langue verte, toutes époques confondues. On note ensuite l'impact du verlan (souvent surévalué) revenu en cour depuis le milieu des années 1970, ses lourdeurs mais aussi les fulgurances qui en sortent parfois. On y trouve en outre l'influence de l'arrivée des nouvelles technologies, du slogan publicitaire martelé jus-

qu'au harcèlement, les nouvelles connivences sur blog, de nouveaux codes, de nouvelles règles — l'« art » du texto en tête et celui du recours au sigle — venant se joindre à la farandole, etc. C'est un peu tout cela aussi, la langue verte en début de XXI^e siècle. On l'a dit plus haut, au bout du compte, cela fait beaucoup de choses.

C'est le moment de préciser que *Nouveau Dictionnaire de la langue verte* ne signifie pas *Dictionnaire de la nouvelle langue verte*, formulation qui reviendrait à ne prendre en compte que les termes ultrarécents d'un ensemble appelé langue verte. Cela aboutirait finalement à publier à nouveau une sorte de « dictionnaire du français branché », ce qui serait très réducteur par rapport à l'ensemble de ce qui se jargonne aujourd'hui et signifierait, pour moi, se livrer au *bis repetita* d'un exercice que j'ai déjà pratiqué voici maintenant plus de vingt ans avec, précisément, le *Dictionnaire du français branché* (Éditions du Seuil, 1986), ce qui n'est pas le but du présent ouvrage.

Bien que l'utilisation de termes argotiques soit, de Villon à nos jours en passant par Victor Hugo, Honoré de Balzac, Jean Genet, Jehan Rictus, Louis-Ferdinand Céline, Francis Carco, Raymond Queneau et pas mal d'autres, une vieille histoire, c'est à dessein que j'ai choisi de ne faire figurer ici de citations littéraires qu'à condition qu'elles soient extraites de romans postérieurs à 1950.

Tous les romans cités dans les pages suivantes (voir la bibliographie, première partie) ont été publiés, en réalité, entre 1952 et 2007, année de parution du présent ouvrage, un bon tiers d'entre eux ayant paru entre 2000 et 2007. J'en profite pour préciser que seuls les ouvrages littéraires de cette période et les ouvrages de documentation, de référence sur la vie et l'histoire de la langue verte, anciens ou récents, figureront dans la bibliographie située en fin

AVANT-PROPOS

de volume, aux côtés des remerciements adressés à ceux qui, anonymes ou non, m'ont également aidé dans mes recherches. Les magazines, journaux, références radiophoniques ou télévisuelles ne seront, notamment pour des raisons de place, spécifiés que dans les définitions concernées. Fin de parenthèse !

L'élaboration puis l'installation d'une langue verte, parallèle et populaire, forcément, se fait sur la longueur et c'est là une façon d'enrôler sous la même bannière des mots circulant dans la langue populaire actuelle, qu'ils aient « un peu de bouteille » ou qu'ils s'incrument à l'agressive depuis seulement quelques années voire, la circulation du mot se faisant beaucoup plus vite de nos jours, depuis quelques mois. Comment, en effet, lorsqu'on parle de la langue verte actuelle, ignorer un mot comme « baltringue », (bon à rien), si répandu depuis les années 1990 mais que nombre de dictionnaires d'argot classiques faisant autorité, comme *Argot et français populaire* publié en 2005 chez Larousse sous la direction de Jean-Paul Colin ou le *Dictionnaire de l'argot moderne* de Géo Sandry et Marcel Carrère, font remonter aux années 1950? Comment, d'autre part, et même si ce n'est pas (encore?) un mot aussi omniprésent que baltringue, ne pas retenir dans ces pages « karaoketter », verbe de taquine et plaisante consonance qui se justifie pleinement, ne serait-ce que par l'importance prise de nos jours par le phénomène karaoké (il existe même une chaîne de télévision du câble, *Télé Melody*, proposant régulièrement un programme karaoké à ses fidèles)? Non seulement ce verbe fut remarqué et relevé à l'oral en plusieurs occasions, mais on en retrouve la trace écrite dans un roman récent, *Bel-Avenir*, d'Akli Tadjer, publié chez Flammarion en 2006.

On l'a dit, se limiter ici aux termes qui parurent à partir

de 1980 eût été un peu court en regard de l'histoire du parler argotique et populaire de notre pays où, faut-il le rappeler, le premier dictionnaire argotique remonte, avec le procès des Coquillards de Dijon, à 1455, et où le concept de langue verte prend son essor avec Alfred Delvau en 1866. Comment, d'autre part, ne pas remarquer que les dictionnaires du parler populaire, qu'ils s'intitulent « du français non conventionnel » (Jacques Cellard et Alain Rey, 1980) ou « d'argot et français populaire », déjà cité, quels que soient leurs mérites respectifs, s'appuient fréquemment sur des exemples littéraires datant du XIX^e, voire du XVIII^e siècle, enrôlant du même coup des mots et expressions qui, bien que présentant pour le linguiste un intérêt certain, sont aujourd'hui totalement hors d'usage, désuets, obsolètes, muséaux ! Comment ne pas noter que si l'ouvrage d'Hector France, paru à l'âge d'or des argots, cite le plus souvent ses contemporains tels Richepin ou Bruant, il ne craint pas d'appeler également à la rescousse des citations extraites d'œuvres de Vadé (1719-1757), Scarron (1610-1660), Brantôme (v.1538-1614), Jodelle (1532-1573), ou encore Marot (1496-1544) !

Certes, des mots très anciens ont pu défier le temps, perdurer en tant que « verts » et traverser les époques, même si beaucoup se font rares, de nos jours, sur le bitume du coin de la rue. On peut aussi avoir la tentation, dans tel ouvrage ou tel autre, de faire une somme de toutes les langues vertes d'un peu toutes les époques et cela d'autant plus que les mots, expressions et vocables peuvent disparaître, parfois longtemps, puis reparaitre un beau jour comme par enchantement, par la grâce d'on ne sait trop qui ou quoi. L'exemple du verlan est là pour en témoigner. Le fameux verlan (autrefois orthographié « vers-l'en »), ce code simple, voire simplet, dont on retrouve attestation au

AVANT-PROPOS

xvi^e siècle, puis dont on perd plus ou moins trace avant de le voir réémerger en d'autres lieux et à d'autres époques comme dans les bagnes du xix^e siècle ou dans la voyoucratie des années 1950, et enfin, après avoir à nouveau serpenté en demi-teinte pendant deux décennies, rejailir un beau jour de 1975, plein pot, sous les traits d'un phénomène de mode virulent. Nous allons y revenir.

Les mots et expressions ici relevés dans des romans des années 1955-1960 n'ont pas forcément été inventés, forgés à ces époques-là et sont souvent antérieurs, mais qu'importe. Il faut bien, dans un ouvrage intitulé *Nouveau Dictionnaire de la langue verte*, prendre un point de départ, un socle. Partir des parlers parallèles et modes d'expression en vigueur dans les années 1950 m'a semblé constituer une bonne base, suffisamment ancienne mais point trop, une base juste sur laquelle s'est bâtie la langue verte vivante (pour oser une presque redondance) de notre début de xxi^e siècle.

Il y aura dans les pages suivantes portant témoignage de ce qu'est la langue verte d'aujourd'hui à la fois des attestations littéraires pourvu, on l'a dit, qu'elles ne soient pas antérieures à la seconde moitié du xx^e siècle, des termes relevés comme de véritables « éclats de vie » langagiers dans divers journaux, magazines, émissions de radio ou de télé pour jeunes ou pour moins jeunes, ainsi que des expressions saisies au vol, sur le vif, dans la rue, au bistrot, sur des tchats (voir à « tchatteur ») ou ailleurs par l'auteur, ou bien qui lui ont été directement rapportés. Il s'agira donc aussi, et bien qu'il existe également des hapax (mots n'ayant fait l'objet que d'une seule attestation) séduisants et prometteurs, de mots et d'expressions entendus çà et là à plusieurs reprises (dont on donnera la date de la première rencontre avec eux ou elles, ce qui ne signifie évidemment pas « acte

Pierre Merle,

journaliste, écrivain,
spécialiste du langage,
est l'auteur d'une
quarantaine d'ouvrages
dont de nombreux
dictionnaires ou essais,
notamment le *Dictionnaire
du français branché* (1986),
Les Blues de l'argot (1999)
ou *Les Mots à la con* (2005).

Savez-vous ce que signifient
parler des grosses dents, *choper
la fournaise* (hors contexte sexuel)
ou *tirer en dedans* ? Connaissez-vous,
enfin, les quatre autres sens possibles
du mot *passeport* ?

Depuis le *Dictionnaire de la langue
verte* publié par Hector France en
1907, jamais on n'avait rassemblé
un vocabulaire aussi riche et aussi
actuel, empruntant à tous les milieux,
des cités jusqu'au show-biz, de
la prostitution au sport et aux médias
en passant par les blogs, les pubs
et les textos. On entendra dans
ces pages aussi bien les *propales
de cellulaires*, *skiables* ou non, que
les fla-flas stressés des *archi jet-lag*
en transit ou ceux des *bobeaufs bigrés*
qui font pleurer leur *before* au bar.
Sans parler des autres...

DENOËL
www.denoel.fr

B25795.6 10.07
ISBN 978.2.20725795.1
30 €

